

Secret d'états

Aude Demange-Paillet

Numéro 5, 2007

Pilules

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Demange-Paillet, A. (2007). Secret d'états. *Biscuit Chinois*, (5), 110–119.



Aude Demange-Paillet

Aude aime raconter des histoires, mais pas sa vie à des inconnus. Ne le prenez pas mal, vous n'y êtes pour rien. Bon, puisque vous insistez, je vais dire l'essentiel : merci Matthieu ! Ah ben vous voilà bien avancés...

secret d'états

chouchou du comité de lecture

IL SE RÉVEILLA EN SURSAUT. Son chandail était trempé de sueur, sa respiration haletante. Encore un cauchemar. Il savait en acceptant d'embarquer dans ce projet que cela faisait partie des effets secondaires possibles, mais il ne pensait pas que ce serait aussi perturbant. Il regarda autour de lui, les autres semblaient dormir. Certains étaient quelque peu agités dans leur sommeil, mais la plupart étaient visiblement calmes.

— Eh ! Ça va ?, c'était son voisin du dessous

— Ouais, ça va. Encore un de ces maudits cauchemars.

— Allez, détends-toi, ça va passer.

— Eh les gars ! Y en a qui essaient de dormir ici !

— Désolé.

Il prit une gorgée d'eau et s'étendit à nouveau. Il fixait le plafond. Pourquoi avait-il accepté ? Et combien de temps cela allait-il durer ? Savoir que ses parents, ses amis s'inquiétaient pour lui en le pensant au front alors qu'il était bien à l'abri le répugnait. Cela faisait déjà trois mois qu'il les avait quittés, trois mois que tous devaient trembler pour lui. La mascarade avait été parfaite, personne ne se doutait qu'il était encore au pays, loin des balles et des bombes sous lesquelles tout le monde le croyait. Il se souvint que, lorsqu'on lui avait parlé de ce projet, ça l'avait d'abord un

peu angoissé. On lui avait tellement dit que c'était secret, qu'il serait surveillé, que, même s'il refusait, il ne devait en parler à personne sous peine de « lourdes représailles ». Mais cette inquiétude se transforma vite en excitation : faire partie d'un « projet », être « dans le secret », entrer dans l'Histoire, devenir une sorte de surhomme et servir au mieux son pays. A présent, il se disait que ça avait été du bourrage de crâne destiné à le faire accepter. Allait-il retrouver une vie normale après ça ? Redeviendrait-il l'homme que ses proches connaissent ? Pour le moment les médecins disaient que tout se passait normalement ; lui se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir de normal dans ses agissements. A ses yeux, tout ça relevait finalement plus de la magie que de la science. Il ne se sentait plus comme cet homme spécial sélectionné pour participer à « une grande aventure qui fera de vous un héros », mais comme un vulgaire cobaye, une machine contrôlée avec laquelle des savants fous font mumuse. N'aurait-il pas mieux valu lui ôter toute possibilité de juger ses actes ? Il se sentait lâche... Oui, il aurait préféré que les effets secondaires soient des pertes de mémoire plutôt que des cauchemars fabriqués par sa conscience car si ses agissements lui répugnaient, le fait d'en saisir la portée après coup était pire. Mais perdre ce dégoût, ne serait-ce pas se perdre totalement ?

Il entendit quelqu'un pleurer doucement. Il n'était donc pas le seul à vivre ça. Mais comment faisaient les autres ? Lui avait perdu le sommeil, ou du moins ne connaissait plus que celui peuplé de rêves horribles, un autre versait des larmes en cachette, mais les autres ? Ils ne parlaient pas de ça entre eux, ils étaient des soldats, des durs de durs... Le pire, c'est que même lui, en dehors de ses prises de conscience nocturnes, se sentait tellement puissant. Mais ceux qui n'avaient pas ces cauchemars, ceux qui ne versaient pas de larmes, ceux-là lui faisaient peur.

Il se souvint du premier jour. Ils étaient tous dans une grande salle, chacun sur sa chaise, un bloc-notes posé sur leur petite tablette, le stylo dégainé, les oreilles grand ouvertes. Plusieurs médecins se relayaient pour leur expliquer les différentes phases de l'entraînement. A l'issue de cette séance d'information collective, ils eurent le choix de se retirer ou d'embarquer définitivement. Deux hommes s'étaient levés et étaient partis. Deux. Pourquoi n'avait-il pas été de ceux-là ? Il les avait trouvés ridicules, idiots, de vrais dégonflés. Tous les autres, les courageux, avaient échangé des regards complices où se lisait la moquerie à l'égard de ces prétendus soldats qui partaient au dernier moment la queue entre les jambes. Combien étaient-ils à présent à regretter de ne pas avoir été non pas lâches, mais sensés ?

Eux, les patriotes, les vrais, prêts à se battre au nom de la liberté, prêts à partir au combat pour sauver tout un peuple soumis, déjà grisés par l'adrénaline qu'ils ont ressentie tant de fois devant un écran de cinéma ou en appuyant sur les boutons d'une console de jeu en s'imaginant être à la place du héros, eux, ont accepté toutes les closes du contrat.

La première étape était chirurgicale, c'est à cause d'elle que deux d'entre eux avaient abandonné, du moins le supposait-il. Tous ont dû subir une « petite intervention bénigne au cerveau ». Comment « intervention bénigne » et « cerveau » peuvent-ils se retrouver dans la même phrase ? Et pourquoi est-ce qu'il s'interrogeait à ce sujet maintenant ? A l'époque, il ne savait même pas exactement ce qu'on allait lui faire. Il avait eu une confiance aveugle en ces médecins qui symbolisent la science et le savoir. Il s'était laissé charcuter le crâne complètement sereinement. La convalescence n'avait pas duré, à peine quelques jours. Il se sentait bien, et tous ses camarades avaient

eux aussi l'air parfaitement en santé. La seule contrainte était minime : trois fois par jour, au moment des repas, ils devaient tous prendre une pilule. Puis les choses sérieuses avaient commencé.

Au début, rien de plus banal : lourd entraînement physique, maniement d'armes, exercices d'évacuation et autres simulations de situations dangereuses, le tout ponctué de divers tests et contrôles médicaux très fréquents. Enfin, vint le grand jour. Après un briefing assez vague, on distribua à chacun une nouvelle petite pilule. Ils étaient tous en rang, vingt-deux grands garçons et cinq grandes filles, bien droits, le regard fixe, à tendre successivement la main au passage du médecin. Lorsque tout le monde fut servi, il y eut de longues minutes pendant lesquelles il ne se passa rien. Ils restaient là, la paume vers le ciel, à attendre l'ordre de porter à la bouche leur « traitement ». Certains lançaient des regards en coin à leurs voisins, d'autres baissaient les yeux vers leur main. S'il y avait de l'impassibilité sur le visage des plus disciplinés, ils étaient néanmoins plusieurs avec un sourire figé, mais chez tous, la tension était là, l'adrénaline montait ; on venait pour la première fois d'ouvrir la porte de l'avion, et il allait falloir sauter. Tous savaient que quelque chose allait se passer en eux, on le leur avait expliqué dans les grandes lignes, mais ils ne savaient pas vraiment quoi. Il avait failli flancher à ce moment-là, il avait envie de laisser tomber ce comprimé au sol et de partir en courant. Pourtant la curiosité, mêlée à la réflexion que s'être fait charcuter le cerveau pour rien était stupide, – plus stupide que de s'être laissé charcuter le cerveau ? – avait pris le dessus. Au signal, comme tout le monde, il avala sa pilule.

Immédiatement après, on les fit se mettre en ligne devant la porte close d'un grand hangar. Un à un, ils pénétraient à l'intérieur, chacun pressé que ce soit son tour.

Ceux qui patientaient ne croisaient pas ceux qui les avaient précédés. Il se souvenait de sa hâte, il trouvait que ça n'allait pas assez vite, il voulait découvrir ce qui l'attendait derrière la porte. Sous le soleil brûlant, il sentait monter en lui un sentiment étrange, une agressivité jusqu'alors inconnue. À un moment, l'homme qui le suivait lui marcha sur le talon. Il se retourna vivement et l'empoigna à la gorge. Il avait fallu quatre de leurs supérieurs pour les séparer. Il se souvenait de cette scène, il n'en revenait pas d'avoir réagi ainsi pour si peu ; mais ce qui l'étonnait encore plus, c'était qu'à ce moment-là, malgré l'agressivité dont il avait fait preuve, il se sentait parfaitement en contrôle, simplement déterminé à faire mal. Ce fut son tour.

Il entra dans le hangar. L'intérieur était sombre, à peine éclairé par la lumière du jour qui pénétrait par les étroites ouvertures situées en hauteur. Il entendait son cœur battre à ses oreilles. Un homme d'à peine une trentaine d'années, un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant, était attaché, nu, sur une table face à lui. Il avait la tête relevée et le regardait. Il avait l'air de pleurer, en tout cas il poussait des cris à s'en déchirer la gorge. Dans un coin de la pièce, d'autres personnes – des hommes, des femmes, jeunes, vieux – étaient assises en boule et pleuraient elles aussi en se serrant les uns contre les autres. L'ordre vint de derrière lui.

« Avancez, prenez le couteau, ouvrez-lui le ventre. »

Il se dirigea vers la table. Il ne prêtait aucune attention aux cris de l'homme ni à ceux des personnes prostrées au sol, ces hurlements n'avaient d'ailleurs aucun sens. Il fixait seulement le couteau qu'il saisit. Il pivota de quatre-vingt-dix degrés sur sa gauche et regarda l'homme dans les yeux. Il jugeait parfaitement la situation, il était en pleine possession de ses moyens, il savait qu'il pouvait tout faire. Il posa la pointe du couteau sous le plexus et l'enfonça dou-

cement mais fermement ; puis, d'un mouvement sûr, il tira vers le bas pour déchirer les chairs. Après un long pic sonore, le hurlement de l'homme cessa enfin, mais les personnes dans le coin criaient de plus belle. Ça ne le gênait pas vraiment, c'était juste agaçant.

« Sortez par la porte du fond. »

Il s'exécuta. Parvenant dehors, il se sentait bien, la satisfaction du devoir accompli. Deux médecins lui firent signe de venir à l'infirmerie. En entrant, il vit ses prédécesseurs.

« Tenez, prenez ça. »

Une autre pilule. Combien de temps s'était-il passé alors ? Dix, quinze minutes ? Il se souvenait juste du sentiment d'horreur qui l'avait envahi lorsqu'il commença à réaliser ce qu'il avait fait.

« Alors vieux, c'était cool, hein ? Moi j'ai eu un petit vieux. Electrocutation. Et toi ? »

Au début il pensait que ce soldat n'avait pas encore pris sa pilule ou que celle-ci n'avait pas encore fait effet. Mais non, cet homme était réellement fier d'avoir torturé et tué une personne inconnue. Il ne répondit pas.

On lui avait menti, on leur avait menti à tous, tout du moins leur avait-t-on caché des informations, ce qui revenait au même : il se sentait trahi. On leur avait juste parlé d'un traitement destiné à accroître leurs performances et leur capacité de défense, une sorte de cocktail chimique qui, pour bien fonctionner, devait être précédé de cette « intervention bénigne au cerveau ». Les deux hommes qui avaient quitté la pièce le premier jour ne savaient pas ce qu'ils avaient évité, peut-être même regrettaient-ils de s'être retirés à l'heure actuelle. Lui aurait donné n'importe quoi pour être à leur place. Il avait ouvert cet homme, cet homme qui ne lui avait rien fait. Un acte de boucherie gratuit. Le pire, c'est que bien que le regardant droit dans les yeux, il n'avait su exprimer le sentiment qu'il y lisait

alors. Maintenant, il savait : de la terreur à l'état pur. Et lui s'en moquait éperdument, il voulait juste faire son travail, remplir le contrat, ouvrir le ventre.

Là, plusieurs semaines après, couché dans sa chambre, les yeux au plafond, la nausée ressentie au moment où il avait retrouvé ses esprits refaisait surface. Il se souvint qu'il ne pensait alors pas être capable de continuer, qu'il avait voulu parler avec un supérieur ou un médecin pour leur signifier son désir de tout arrêter, mais personne n'avait accepté de le recevoir. On lui avait juste dit de se calmer, que les choses allaient être plus faciles par la suite, mais c'était faux.

Combien de personnes avait-il tuées ou torturées ces deux derniers mois ? Le tout avec une totale absence de sentiments. S'il était conscient que ces gens étaient terrorisés, ce n'était qu'après avoir pris la pilule qu'on leur donnait après la « mission » : au moment des actes, il était incapable de lire une quelconque émotion sur leur visage. Aujourd'hui il en savait un peu plus sur ce qu'on leur avait fait, à lui et ses compagnons ; on le leur avait expliqué après la première « expérience ».

En guise d'opération au cerveau, on leur avait en fait infligé de petites lésions dans la zone orbitofrontale. En résultaient des comportements antisociaux, des actes agressifs normalement commis de façon aléatoire. C'était là l'utilité de la première pilule, celle à laquelle ils avaient droit trois fois par jour : elle permettait de gérer ces hommes et de les maintenir dans un état « normal » tout en s'assurant que, lors des expériences – et du combat –, ils resteraient contrôlables. La deuxième pilule, celle donnée sur commande, influait, d'après ce qu'il avait compris, sur le taux de sérotonine en le faisant diminuer de manière sensible. La molécule atteignant un taux très bas, les soldats devenaient alors extrêmement violents. A la différence d'une

personne ayant naturellement un faible taux de sérotonine, malgré leur violence, ils demeuraient relativement malléables et restaient obéissants aux ordres donnés. Mais ils étaient capables d'infliger les pires supplices à des gens inconnus et qui n'avaient, a priori, strictement rien commis. Reprendre la première pilule juste après permettait au taux de sérotonine de remonter et ainsi, de les ramener à leur état initial.

Cela faisait maintenant deux heures qu'il se repassait ces dernières semaines. Demain c'était le grand départ, ils allaient tous sur place, ils étaient prêts. La veille, juste avant l'extinction des feux, on leur avait distribué à chacun deux flacons avec à l'intérieur suffisamment de pilules pour soit contrôler leur agressivité, soit la déclencher rapidement. Lors de la présence sur le terrain, ils seraient libres des dosages. Cela l'inquiétait. Il y avait plusieurs de ses compagnons qui avaient le même comportement que celui du soldat tellement fier de lui à l'issue du premier entraînement. Il repensa aux images choquantes, parfois diffusées aux nouvelles, à ces hommes et ces femmes posant fièrement à côté de prisonniers épuisés par les tortures, dans des positions humiliantes, ces « défenseurs de la liberté » souriant à côté de cadavres, ces « hommes de paix » s'esclaffant devant un homme à terre, mains liées, un sac sur la tête, ne pouvant se protéger du chien qu'on a lâché sur lui. Ces visages ravis face à l'horreur. Et tout cela depuis toujours, dans tous les pays, du côté des « gentils » comme de celui des « méchants ». Depuis tout jeune, alors qu'il était sur les bancs de ses cours d'histoire, jusqu'à il y a peu, il s'était souvent demandé comment un être humain pouvait être capable de pareilles atrocités : comment pouvait-on violer, électrocuter, humilier de la sorte des personnes ? Maintenant il savait, parce que maintenant, lui-même serait

capable de ça. Il ne voulait pas. Son cœur cognait dans sa poitrine, il se sentait oppressé, il voulait fuir. Mais pour aller où ? De toute façon, on l'arrêterait et, au mieux, on le renverrait chez lui. Et après ? Comment allait-il être avec sa famille ? Et comment se sentirait-il en voyant peut-être un jour certains de ses compagnons posant à leur tour à côté d'hommes nus tenus en laisse ?

Il tenait le flacon dans sa main. Avec une seule pilule, il avait fallu quatre hommes pour les maîtriser lui et son adversaire. Avec une seule pilule, il avait de sang froid tué des personnes qui ne lui avaient rien fait. Avec le flacon, jusqu'où pourrait-il aller ? N'avait-il pas là la solution, si ce n'était au problème, au moins pour libérer sa conscience ? Il versa les comprimés dans sa main, une pleine poignée qu'il porta à sa bouche et fit passer avec une grande gorgée d'eau. Puis il répéta ce geste. Trois fois.

Aux premières lueurs de l'aube, il était l'heure d'embarquer ; le moment du vrai départ avait sonné. Les appareils avaient été affrétés la veille, tout le matériel était prêt et les soldats devaient être sur le terrain en début d'après-midi. Aux premières lueurs de l'aube, rien ne bougea dans le camp. Les hommes étaient encore tous couchés, dans leur lit, ou bien au sol, cela dépendait de l'endroit où ils se trouvaient lorsqu'il les avait surpris. Certains avaient eu la nuque brisée, d'autres la gorge tranchée. On pouvait encore lire une expression de surprise ou bien d'horreur sur la plupart des visages. Un seul sortait du lot. Celui-là avait pris une balle dans la tête. Celui-là était au beau milieu du camp, l'arme au sol juste à côté de sa main droite. Celui-là, il souriait.